

MARDI

18 FEVRIER 1834.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABEUR, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRER, imprimeur du Journal, rue St-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 103. Et à l'Office-Correspondance de MM. LEPETITIER ET C^e, rue Notre-Dame-des Victoires, n. 18. Et chez tous les libraires et directeurs des postes des départemens.



TROISIÈME ANNÉE.

305.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est :

POUR LYON.		POUR LES DÉPARTEMENTS ET L'ÉTRANGER.	
Trois mois.	7 fr.	Trois mois.	9 fr.
Six mois.	13	Six mois.	17
Un an.	25	Un an.	35

Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau de la Glaneuse, franc de port.

LA GLANEUSE,

JOURNAL POPULAIRE.



La Prison est le Séminaire des Patriotes.

LYON.

Les événements dont nous sommes témoins sont un haut enseignement pour tous les hommes qui envisagent avec bon sens et impartialité les affaires du pays. Quelle qu'en soit l'issue, les réflexions qu'ils auront fait naître seront loin d'être en faveur de la royauté et du neuf août, en particulier.

Résumons en peu de mots la situation actuelle. — Il y a moins d'un an, la façon de l'étoffe dite *peluche* était payée trois francs l'aune. Parmi l'immense quantité des marchands-fabricans de soieries de Lyon, il en est bon nombre de plus avides et de plus avarés que les autres; ceux-là veulent de temps en temps augmenter leurs bénéfices, ou prennent souvent des commandes au-dessous du taux du moment. Dans ce dernier cas, ils ne veulent rien céder de leur part du gain, et pour arriver cependant à livrer les marchandises à plus bas prix, ils retranchent à l'ouvrier une partie de son salaire. C'est là la véritable cause des diminutions qu'on veut imposer aux malheureux ouvriers. Ainsi, la façon des peluches est descendue à 50, 45 et même 40 sous.

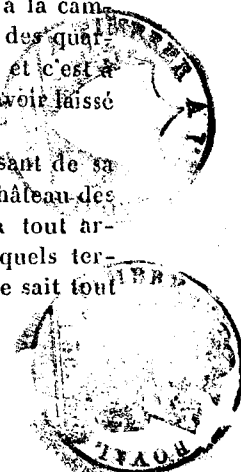
Les *peluchiers*, qui veulent pouvoir vivre en travaillant, n'ont pu supporter d'aussi fortes diminutions; ils ont demandé, non pas les trois francs payés l'année dernière, mais cinquante ou cinquante-cinq sous de façon par aune, suivant la largeur de la peluche. Des marchands-fabricans qui font beaucoup d'affaires, mais qui sont moins égoïstes que certains de leurs collègues, nous ont affirmé que leurs bénéfices sont suffisans en payant la façon au taux réclamé par les ouvriers; qu'en conséquence, il est injuste de ne pas leur accorder ce qu'ils demandent. Néanmoins, des marchands ont persisté dans leur refus de donner l'augmentation; les *peluchiers* ont alors cessé généralement de travailler.

Cette mesure étant insuffisante pour triompher de la résistance incroyable de ces quelques marchands, les tisseurs de toutes étoffes de soie, qui ont eu le bonheur de comprendre qu'ils sont tous solidaires, et qui

se sont, par suite, réunis en une seule association: ont décidé que tous les métiers, quels qu'ils fussent, cesseraient de battre. Depuis vendredi matin, cette mesure est exécutée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la ville. Le mouvement de fédération industrielle qui a lieu à Lyon depuis quelque temps, s'est, dans ces circonstances, subitement décidé, et les tisseurs de soie font, aujourd'hui, cause commune avec dix-huit autres sociétés d'ouvriers de toutes professions. — La population entière, moins quelques négocians récalcitrans ou quelques Philippistes incorrigibles, est décidée à soutenir énergiquement de toute manière, et dans quelques circonstances que ce soit, la cause des tisseurs de soie, qui est la cause du prolétaire opprimé; écrasé, de plus encore, la cause du travail et de l'industrie.

Les causes de tout le mouvement qui nous agite aujourd'hui tiennent donc purement à des questions d'industrie. Que l'arrivée d'événemens nouveaux ne vienne pas changer la face de la question, c'est ce que nous sommes loin de dire; mais nous parlons seulement du présent, et nous affirmons que le mouvement est uniquement industriel; tous les Lyonnais le savent d'ailleurs parfaitement. Mais, tout le monde ne veut pas qu'il en soit ainsi. Les négocians, après avoir brutalement refusé toute augmentation aux *peluchiers*, ont eu l'air de se retirer entièrement du débat, et soutenus dans leurs résolutions par l'autorité, ils ont voulu laisser celle-ci face à face avec les travailleurs. Ils ont furtivement tout enlevé de leurs magasins, et un certain nombre d'entre eux s'est retiré, sans bruit, à la campagne. Par le fait de cette folle terreur, un des quartiers de Lyon se trouve à moitié dépeuplé; et c'est à l'autorité que ces barbares insensés semblent avoir laissé le soin de régler l'affaire.

Or, tout le monde le sait, l'autorité agissant de sa propre impulsion ou d'après les ordres du château des Tuileries, fait ce qu'elle peut pour empêcher tout arrangement; mais elle sent en même temps quels terribles dangers sa conduite lui fait courir. Elle sait tout



ce qu'a causé d'émotions en France la devise des ouvriers de novembre, lorsqu'elle a été connue, et elle tremble, avec raison, de montrer qu'elle commence d'infames mitraillades contre des hommes qui, pour le moment, demandent DU PAIN ! Aussi, fait-elle tous ses efforts par ses insultantes proclamations, comme par ses journaux, pour faire croire que le mouvement a été amené et est entretenu par les républicains. Elle espère, à tort sans doute, que l'intérêt serait, à l'extérieur, moins fortement excité si elle pouvait faire croire qu'elle lutte seulement contre ce qu'elle appelle des *factieux*. Cette tactique ne peut lui réussir.

Sans aucun doute, si l'autorité forçait à en venir à un engagement général, le mouvement ne pourrait plus devenir que politique, parce que le retour des déceptions de novembre est impossible, et que le sang ne peut plus couler inutilement ! Mais qu'y gagnerait l'autorité ? Les sympathies de la France pour la cause du travail, de l'industrie et de la liberté qui serait soutenue, à la fois, par la population lyonnaise, surgiraient-elles moins vives, moins brûlantes ? Non, mille fois non ! ce que nous savons du patriotisme des autres villes, nous porte à croire que l'effet contraire serait produit, et que la nouvelle d'un conflit à Lyon serait la cause d'un soulèvement universel et national.

En présence de pareils faits, que signifient les plans de bataille que dresse l'autorité avec un si atroce sang-froid ? Que valent ces préparatifs militaires auxquels elle fait si fortement travailler, et qu'importe l'arrivée d'un plus ou moins grand nombre de soldats ! Nos magistrats ont calculé les avantages que pourrait leur amener une boucherie des industriels, des patriotes. Cette boucherie, ils paraissent décidés à la vouloir, et c'est par l'armée sortie des rangs du peuple qu'ils veulent la faire exécuter. Ils s'imaginent stupidement que les soldats qui ont pour mission de défendre la patrie, accepteront le rôle d'assassins qu'on veut leur faire jouer !..... Les insensés ! ils comptent sur des forces qui ne leur appartiennent pas, sur des moyens d'action qui ne sont déjà plus à eux !

Magistrats, reprenez donc votre mission toute de paix ; c'est là votre véritable devoir ; mais, si vous persistiez dans vos funestes projets, tremblez, car le coupable espoir que vous pouvez avoir conçu ne se réalisera pas !

Lundi, 8 heures du soir. — La place des Terreaux est entièrement couverte de citoyens. On a voulu faire évacuer le terrain ; les sommations ont été faites ; des dragons et des fantassins suivaient les commissaires de police, mais ils ont été reçus partout aux acclamations unanimes de : « Vivent les soldats, vivent nos frères ! » La foule s'est retirée dans les rues voisines. Dans un grand nombre d'endroits de la ville on entend retentir la *Marseillaise*, chantée par des groupes de citoyens.

L'ORACLE.

L'airain vient de sonner minuit ;
On dit qu'un céleste génie
A cette heure daigne sans bruit
Répondre au mortel qui le prie.
Allons, loin du toit soucieux,
Évoquer celui que j'adore ;

A minuit, sous l'azur des cieux,
Les oracles parlent encore.
Esprit de liberté, qui terrasses les rois,
Au poète souffrant fais entendre ta voix.

Au sommet de l'arbre sacré
Il a paru ; d'une auréole
Son front superbe est entouré.
Toi, peuple, écoute sa parole.
« Poète, tes vœux sont remplis,
« Je vais à ton ame inquiète
« Dérouler les obscurs replis
« Du grand avenir qui s'apprête :
L'esprit de liberté qui terrasse les rois,
Au poète souffrant fait entendre sa voix.

« De plaintes, de cris turbulens,
« Les voûtes du ciel sont troublées ;
« Quoi ! toujours des souhaits sanglans
« Contre des têtes couronnées !
« Les rois fatiguent l'univers ;
« Tout auprès d'eux meurt ou s'altère ;
« De la chute de ces pervers
« Naîtra le bonheur de la terre.
L'esprit de liberté qui terrasse les rois,
Au poète souffrant fait entendre sa voix.

« Pourquoi ces insectes rongeurs
« Qui des rois suivent la bannière ?
« Leurs biens, leurs titres outrageans,
« Du peuple irritent la misère.
« Français, ne peux-tu te venger
« De cette avare et vile engeance ?
« Tes destins ne peuvent changer
« Tant que son pied foule la France.
L'esprit de liberté qui terrasse les rois,
Au poète souffrant fait entendre sa voix.

« Un prêtre a dit : *Peuple croyant,*
« *De Dieu je suis la parabole ;*
« *Comme lui je suis foudroyant....*
« Et le peuple adorait l'idole.
« Un jour, doutant de sa vertu,
« Il ébranle ce Dieu fragile ;
« Quand le colosse est abattu,
« On s'aperçoit qu'il est d'argile.
L'esprit de liberté qui terrasse les rois,
Au poète souffrant fait entendre sa voix.

« Mais du foyer de vérité
« S'élève une flamme féconde ;
« La liberté, l'égalité
« Pour jamais réveillent le monde.
« Sur l'affût repose l'airain ;
« L'humanité reprend courage,
« Aux pieds du peuple souverain
« Les tyrans expirent de rage !
C'est ainsi que l'esprit qui terrasse les rois,
Au poète souffrant fit entendre sa voix.

DE LOUIS-PHILIPPE

Et du Courrier de Lyon,

A PROPOS DE CHEVAUX.

Courrier de Lyon, je t'en ai diablement voulu ; mais aussi pourquoi as-tu vendu ta conscience ? Ce n'est pas beau de mentir impudemment pour quelques poignées d'écus ; c'est un bien vilain métier que tu fais là ; mais enfin : « *trahit sua quemque voluptas*, » c'est-à-dire, il y a des gens nés pour être hommes et qui consentent à devenir valets de plume.

Eh bien ! malgré tout cela, quelques lignes que je

viens de lire dans ta feuille m'ont réconcilié avec toi. Allons, donne-moi une poignée de main.

Ah! un instant: permets d'abord que je mette mes gants. Il y a de la fange au bout de tes doigts, vois-tu, mon cher ami.

Là.....Allons, serrons-nous la main. C'est ça. Maintenant donne moi le temps de poser délicatement le gant que tu viens de toucher et de le jeter à la rue. Voilà ce que c'est.

A nous deux; mais fais-moi le plaisir de t'éloigner un peu: tu sens le valet de plume, et je ne suis pas habitué à respirer cet air là.

Maintenant, écoute:

Je dois d'abord te déclarer que j'ai toujours trouvé le gouvernement bien bon enfant de te payer pour le soutenir; car, en bonne conscience, tu ne lui en donnes pas pour son argent.

En as-tu dit de ces bêtises pour défendre la monarchie de ton choix! Il y a quelques jours encore, n'a-tu pas eu la stupidité de dire que *l'existence du gouvernement était une preuve constante de l'adhésion des masses*; ce qui, réduit à la plus simple expression, signifie: Louis-Philippe règne depuis plus de trois ans, donc le peuple est enchanté de Louis-Philippe.

Je connais ta franchise, et tu avoueras avec moi que celui qui a écrit cette phrase devrait être condamné au remboursement de ses gages.

La monarchie absolue pesait sur la France depuis 14 siècles. Si les écrivains vendus eussent été inventés à cette époque, ils auraient sans doute dit: « *L'existence du gouvernement est une preuve constante de l'adhésion des masses*. Seulement la révolution leur aurait prouvé qu'ils n'étaient que des imbécilles.

Et la restauration n'existait-elle pas depuis 15 ans? Le 25 juillet 1830, les valets de plume parlaient d'avenir à Charles X, et deux jours après.....Tu sais le reste.

Que diable! mon garçon, il faut gagner son argent loyalement, et en laissant échapper de pareilles balourdises, vous pourriez bien être cassés aux gages.

Parlez-moi des quelques lignes qui m'ont réconcilié avec toi. A la bonne heure! voilà un fait qui en dit plus en faveur de Louis-Philippe que tes longues tartines de mensonges saupoudrées d'absurdités.

Il a été débarqué du paquebot à vapeur anglais DUKE OF WELLINGTON, seize chevaux pour le roi des Français. L'un de ces chevaux, nommé NAPOLÉON, est connu en Angleterre par sa grande VÉLOCITÉ. On dit qu'il a été payé 2,000 guinées.

Tu n'as peut-être pas compris, mon bon ami, tout ce qu'il y a dans ces quelques lignes? C'est un plaidoyer complet en faveur de Louis-Philippe.

Tiens, prête-moi ta place pour un moment. Oh! n'aie pas peur, je te la rendrai. Voilà ce que je dirai aux républicains.

Ah! vous dites que le roi de mon choix est un prince avare. Vous en avez menti, et la preuve c'est qu'il vient d'acheter seize chevaux, dont un seul a coûté 2,000 guinées (plus de 53,000 fr.). Supposons que les quinze autres n'aient été payés que dix mille francs chacun, cela nous fait cent cinquante mille francs; ajoutez à cela le prix du seizième, 53,000 fr., et vous aurez un total de plus 200,000 fr.

Anarchistes, qu'avez-vous à répondre? Allez dire à votre président de république de payer seize chevaux deux cent mille francs.

Les anarchistes me diront peut-être: Mais Louis-Philippe aurait beaucoup mieux fait de donner ces deux cent mille francs pour fonder à Lyon une caisse de prêts pour les chefs d'atelier ou ceux qui voudraient le devenir. Mon bon *Courrier*, tu répondras aux anarchistes, tu leur débiteras quelques-unes de ces balourdises que tu dérites si bien; quand à moi, je passe au second reproche adressé au roi de ton choix.

Louis-Philippe est un poltron, ne cesse-t-on de répéter de toute part; il a peur du peuple, de la garde nationale, des pavés, des républicains, de la sainte-alliance; il a peur de tout.

Cette accusation est encore une infamie. Ah! Louis-Philippe est un poltron; et il vient d'acheter un cheval qui s'appelle *Napoléon*! Allons donc, laissez-moi tranquille; lorsqu'on a un cheval du nom de *Napoléon*, et que ce cheval a coûté plus de 53,000 francs, on ne peut être qu'un héros. Louis-Philippe est un héros, et c'est en vain que vous m'objecteriez le peuple et la sainte-alliance, je vous répondrais: Il a un cheval qui s'appelle *Napoléon*; que voulez-vous de plus?

Je passe au troisième reproche.

Louis-Philippe rétrograde vers la restauration. Avant qu'il eût acheté ses seize chevaux, je ne dis pas, mais à présent, ah! ah! vous allez voir. *Napoléon* (c'est du cheval que je parle) est connu en Angleterre par sa grande *vélocité*. Louis-Philippe va l'atteler au char de l'état; quelques coups de ce fouet que lui a laissé monsieur son père, et nous allons faire dix lieues à l'heure. Mais si par hasard le char de l'état venait à être accroché, le roi de votre choix n'en fera ni une ni deux, il détélera son *Napoléon*, qui est un cheval à deux fins; il l'enfourchera et arrivera à Cherbourg avant qu'on ait eu le temps de se reconnaître.

Voilà, mon bon *Courrier de Lyon*, ce que j'avais à te dire; maintenant fais-moi le plaisir de t'en aller.

Voici venir un jeune poète qui essaie de continuer l'œuvre abandonnée par Barthélemy; c'est de Sainte-Pélagie, où le retiendra pendant deux années entières un jugement des magistrats de Charles X, que M. Parfait jette à la face de la chambre des députés les portraits de quelques-uns de ses membres, portraits hideux de vérité et de ressemblance. Nous ne pouvons résister au désir de citer quelques passages de sa satire, aussi remarquable par le talent que par l'énergie et le courage de l'écrivain:

Sus! félons, garde à vous! le combat recommence;

A mort! je l'ai juré. Si mon œuvre est immense,

Vos juges m'ont créé des loisirs: j'ai le temps....

Dire tout sera long, mais je n'ai que vingt ans!

Déjà, vous le savez, mon burin de poète

S'est fait du peuple entier le rigide interprète;

Déjà, devant Persil, ma muse a, sans effroi,

Flétri le ministère et condamné le roi.

Eh bien! pour adversaire aujourd'hui, dans la lice,

J'appelle du pouvoir la plus chaude milice:

Tous ses *prostitué*s, par bataillons divers,

Vont essuyer le feu dont j'ai chargé mes vers.

Eh! pouvons-nous, grand Dieu! nous bercer d'espérance,

Encor nous aveugler sur le sort de la France,

Quand nous voyons siéger, au banc de député,

Un *Dupin* tout hideux d'impopularité?

Dupin, la platitude et la ruse incarnées,

Qui, le troisième soir de nos belles journées,
 Se chaussa, pour aller déterrer à Neuilly,
 Le bourgeois qui par nous fut si mal accueilli....
 Dupin, l'entremetteur de la grande semaine,
 Qui porte un cœur de chat sous sa poitrine humaine!
 Dupin qui, pour singer les Brunet du faubourg,
 Pendant la session vit sur un calembourg!...
 Et Viennet-d'Estagel qui chanta ses émules;
 Viennet, l'ami du roi, le poète des mules,
 Qui dormirait encore, inconnu sur son banc,
 Si par le ridicule il ne s'était fait grand!
 Viennet qui se dit pur et qui se prostitue....
 Qui dit naïvement : La légalité tue!
 Comme il a dit ailleurs, dans un vers hébété,
 Qu'il est un imbécille et l'a toujours été....
 Et tous ces êtres vils, ces mannequins du centre,
 Qui vendent leur honneur au profit de leur ventre!
 Dans le nombre, Mahul, qui, le bât sur le dos,
 Vient braire des discours semés de chair et d'os!
 Etienne, orateur nul, moribond journaliste,
 Qui déplore aujourd'hui sa guerre anti-carliste!
 Persil, que son nom seul flétrit.... Madier-Montjau,
 Qui postule après lui l'office de bourreau!
 L'impartial Duboys, qui se traîne à leur suite;
 Rumigny le mouchard, Fulchiron le jésuite;
 L'épicier Ganneron, que son ordre du jour
 Naguère a fait nommer fournisseur de la cour;
 Et le géolier Bugeaud, bretteur parlementaire,
 Qui s'est fait le plastron d'un lâche ministère;
 Insensé qui croyait, le pistolet au poing,
 Effacer un affront qui ne se lave point!
 O peuple! épargne-moi de te nommer le reste:
 Détournons nos regards de ce tableau funeste.



Le *Journal des Débats*, qui appartient à ce qu'on appelle le *Château*, a cherché, dans un de ses derniers articles, quel est, en France, le citoyen auquel appartient la palme de la probité et de la moralité. En bons valets-courtilans, ses écrivains n'ont pas manqué de juger que c'était au maître qu'ils servaient qu'elle devait être donnée. Louis-Philippe a été par eux proclamé le *plus honnête homme de son royaume*. La *Tribune*, voulant apprendre à ses lecteurs qu'elle connaît aussi ce *plus honnête homme* tant cherché, le leur a indiqué par les lignes suivantes :

LE PLUS HONNÊTE HOMME DU ROYAUME.

Ce n'est pas Talleyrand, tout chargé des ignominies des neuf gouvernements qui ont passé sur la France depuis un demi-siècle; traître à Dieu et aux hommes, qui a consumé sa vie à trafiquer de morale, à vendre les consciences d'autrui quand on ne pouvait plus acheter la sienne....

Ce n'est pas Soult, l'illustre conquérant de l'Espagne, le prétendant à la couronne d'Oporto, dont les troupes mouraient de faim, dont les soldats demi-nus réclamaient vainement leur paie, tandis que leur général en chef augmentait sa fortune par toutes les exactions licites et illicites. Ce n'est pas celui qui entasse dans son budget millions sur millions, qui fait et défait des ordonnances, qui conclut des marchés secrets.

Ce n'est pas Barthe le renégat, osant invoquer à la chambre la foi des sermens, lui qui a outragé toute morale, manqué à toutes ses promesses, abandonné toutes ses traditions.

Ce n'est pas Thiers, dont toute la conscience se réduit à cette phrase : *Ayez beaucoup d'argent et ne soyez pas perdu, c'est toute la vie humaine.*

Ce n'est pas Persil, qui cite à faux des pièces authentiques, qui suppose des faits, qui altère des textes et qui reçoit unanimement, et de l'opinion publique et des avocats les plus honorables, l'épithète de *faussaire!*

Le *plus honnête homme du royaume*, ce n'est pas Humann, s'engraissant à faire de la contrebande; d'Argout, calomniateur public; de Rigny, dont l'histoire appartiendrait à la cour d'assises.

Ce ne sont pas tous ces vieux débris de l'empire qui colportent tous les usages du despotisme, et professent et pratiquent toutes les bassesses de la servilité la plus honteuse.

Ce ne sont pas les rédacteurs des *Débats*; ce ne sont pas tous les prostitués que l'or des caisses publiques tient enchaînés.

Le *plus honnête homme du royaume*, c'est, mieux que tout cela, c'est LUI!.... c'est enfin.... le plus honnête homme du royaume.

M. Duquesnois, artiste tragique, élève de Talma, nous prie d'annoncer qu'il donnera aujourd'hui mardi 18 février dans la salle de la Bourse, une Soirée Dramatique, dans laquelle on entendra des morceaux extraits de nos chefs-d'œuvres dans tous les genres.

Lyon.

Nous avons reçu de la part de plusieurs citoyens, des écrits dont ils nous demandent l'impression dans les feuilles à un sou que nous faisons vendre dans les rues. Nous leur répondons qu'il nous est impossible de satisfaire leur demande, parce que voulant dérober le mauvais vouloir de M. le procureur du roi, nous ne publions que des écrits déjà imprimés. Une source précieuse et féconde nous est ouverte : elle ne nous a pas plus manqué que le consentement des auteurs et éditeurs, et, quant à présent, nous croyons devoir continuer d'y puiser, comme par le passé. Il est vrai que nous ne réussissons pas à éviter les procès, mais du moins les poursuites intentées contre nous, sont dépourvues de tout semblant de raison et de bon sens. C'est de la rage, de l'arbitraire, rien de plus.

— Il paraît que des individus ne se font pas scrupule de se servir de nos noms pour obtenir de bonnes réponses des personnes auxquelles ils s'adressent dans des besoins divers. D'autres vont plus loin, et ceux-là sont des hommes de la police; ils se présentent de la même manière, et font des questions plus ou moins importantes. Quelques-uns, enfin, cherchant à nous nuire, ont fait dans des maisons de commerce les demandes les plus stupides. C'est ainsi qu'on est allé dernièrement dire à un citoyen, de la part des rédacteurs de la *Gleanse*, que ceux-ci voulaient faire vendre des bonnets rouges dans les rues et demandaient si on voulait leur en fabriquer. — Il suffit de signaler toutes ces manœuvres pour en détruire l'effet, et empêcher aux citoyens de croire aux contes absurdes que la police invente et cherche répandre.

On fera donc fort bien de ne s'en rapporter, en pareille occasion, qu'à nos signatures, lorsqu'on ne verra ni nous, ni nos amis.

Lundi dernier, la cause du citoyen Burnichon, arrêté le douze février dans la rue Palais-Crillet, et condamné à vingt-cinq fr. d'amende par le tribunal correctionnel, a été appelée devant la cour royale, sur l'appel interjeté par M. le procureur du roi. M^e Chanay a défendu l'accusé, mais toute son éloquence a été inutile. MM. les conseillers royaux, qui se gaudissent toutes les fois qu'ils jugent sans l'assistance de ce maudit jury, ont ajouté trois jours de prison à la peine déjà infligée au citoyen Burnichon par le tribunal correctionnel.

ANNONCES.

Un chef d'atelier, possesseur d'un procédé nouveau pour confectionner les bottes et souliers sans coutures, et jouissant d'un grand crédit commercial, désirerait trouver un associé qui pût, en même temps, fournir une mise de fonds et tenir les écritures.

S'adresser, pour les renseignements, au bureau du journal.

J. FERTON, l'un des gérants